« Au-delà de la nuit »

Aspects intérieurs de la paix chez Saint Augustin

> « Oh tu nous as faits pour toi [Seigneur]. Et notre cœur est las jusqu'à son délassement en toi »[1]

Pour Augustin, avant d'être un concept social, politique ou théologique, la paix est une personne, celle du Christ, dont l'Ecriture dit qu'il « est notre paix » (Ep 2,14), tel qu'annoncé par le prophète Michée : « Et lui-même, il sera la paix » (Mi 5,4). La paix est cet état intérieur d'union avec Dieu, tel que notre être, ajusté à l'être de Dieu, soit en mesure de traduire véritablement en actes, par une vie à la fois paisible et servante de la paix, l'orientation de toutes ses facultés enracinées en Dieu.

Tendre vers la paix est un itinéraire, essentiellement intérieur, de « pacification ». C'est seulement pacifié que l'on peut devenir un artisan de paix. La paix extérieure, dans toutes ses dimensions, ne peut avoir d'autre racine solide que la paix intérieure, qui, pour Augustin, consiste en l'union avec Celui qui est la paix en personne. Comme tout itinéraire spirituel, cette quête suppose une conversion. Pas de paix sans pacification. Expérience d'un enfantement à soi par un autre, Dieu, en entrant progressivement dans la pleine communion avec lui ; comme la bûche dans le feu qui devient elle-même feu tout en demeurant bûche.

La paix est le fruit de la lumière qui se donne et permet de traverser la nuit. Dans les *Confessions*, cette dialectique de l'ombre et de la lumière est très présente : « terre du manque »[2], comme il se qualifie lui-même, Augustin se tourne vers le visage de Dieu[3], loin duquel, dit-il, il n'est que « sombres affects »[4]. Il reconnaît la vertigineuse disproportion entre son Créateur, « lumière immuable »[5], « pure et transparente »[6] et lui, créature enfoncée dans les profondeurs d'une nuit à laquelle cette lumière est « venue l'arracher »[7] :

[1] SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, I,1, tr. Fr. F. BOYER, *Les Aveux*, Paris 2013, 61. Toutes les citations sont empruntées à cette traduction.
[2] II,18.
[3] Cf. I,5.
[4] I,28.
[5] VII,16.
[6] II,14.
[7] III,19.

> C'est toi qui allumes ma lampe, Seigneur mon Dieu, qui éclaires ma nuit. De ta plénitude nous avons tout reçu. Oui, tu es la vraie lumière qui éclaire tout homme venant au monde parce qu'en toi il n'y a ni changement ni l'ombre d'un instant.[8]

Ces ténèbres, la lumière vient les fendiller, les transpercer, les traverser, venant à bout de cette noirceur dont Augustin précise qu'elle signifie précisément « absence de lumière »[9]. Gagnée par les « flèches » de lumière qui « transpercent son cœur »[10], l'être entre dans une nuit paradoxalement éclairante, au cœur de laquelle il prend conscience de la finalité de son existence ; mais aussi de son inadéquation, son inadhérence à l'être de Dieu :

> Je t'exposais mon désir. La lumière de mes yeux absente de moi. Elle était dedans, j'étais dehors. […] L'enflure de mon visage m'empêchait de voir.[11]

L'irruption de la lumière dans l'obscurité s'appelle paradoxalement « nuit ». Elle transforme les ténèbres en une réalité nocturne d'un autre ordre, que la lumière traverse et invite à traverser avec elle. Balloté par les ténèbres d'un dehors où, avec d'autres, il se complaît, Augustin entre dans la nuit dès lors que la lumière pénètre son obscurité. Expérience insolite et fulgurante qu'il relate en ces termes :

> […] Je suis entré dans l'intimité de mon être. Sous ta conduite. Ce fut possible parce que tu t'es porté à mon secours. Je suis entré et j'ai vu comme j'ai pu avec le pauvre œil de mon âme, au-dessus de cet œil de mon âme, au-dessus de mon entendement, une lumière immuable. Non pas cette lumière ordinaire perceptible à toute chair ni une sorte de lumière qui tout en étant du même genre serait plus grande comme si elle brillait avec beaucoup, beaucoup plus d'éclat et remplissait tout de son abondance. Non, ce n'était pas ça. Mais autre chose. Radicalement autre chose que toutes ces lumières. […] L'amour la connaît. […] Tu as liquéfié mon âme comme une toile d'araignée. [12]

En lui révélant sa part de ténèbres, et en se révélant elle-même au-dessus de ses facultés d'homme, cette lumière l'enfonce paradoxalement dans une obscurité plus dense, un état de « liquéfaction » de l'âme, comme empêtrée dans ce qu'il appelle cette « toile d'araignée »[13]. Non éclairée par la lumière, la créature est « liquide et noire », explique Augustin[14]. Saisie par la lumière au cœur de ses ténèbres, elle se « liquéfie » : elle reste encore liquide, mais gagne en densité, de sorte qu'elle ne coule plus dans le vide, comme l'ange déchu[15] se perdant dans un abîme de ténèbres. « Tu as fermé mes yeux pour m'empêcher de voir le

[8] IV,25.
[9] XII,3.
[10] IX,3.
[11] VII,11.
[12] VII,16.
[13] Ibid.
[14] XIII,11.
[15] Cf. XIII,9.

vide »[16]. Elle se densifie et se sent peu à peu appelée à se couler dans un autre abîme : celui de la lumière de Dieu. Tel est bien l'horizon :

> Je me dissous dans le temps (je ne connais pas l'ordre du temps). Convulsions qui lacèrent mes pensées, mes viscères. Jusqu'à ce que je coule en toi. Purifié. Liquéfié dans le feu de ton amour. Je serai immobile et solide avec toi.[17]

La lumière transforme l'être en dissolvant les ténèbres qui l'enserrent : mouvement d'une nuit à la fois purgative et illuminative, douloureuse mais salutaire, qui « liquéfie » l'âme au point de lui faire « se tourner le dos à elle-même », lui révélant la part obscure de son actualité, son caractère « dégoûtant, difforme, sordide, sale et couvert d'ulcères »[18]. En déchirant le noir, la lumière lacère l'être mais sans le détruire, lui infligeant une blessure essentielle, de laquelle jaillissent souvent des larmes, comme sous le figuier du livre VIII, symptômes de cette souffrance qu'il y a de se découvrir en contradiction avec soi-même, englué dans ce qui fait obstacle à demeurer dans la lumière.

> J'étais déchiré intérieurement[19]. Déchirures et grandes souffrances. D'un côté, il y a ce que la vérité lui demande de préférer, de l'autre l'addiction lui interdit de ses défaire de ses habitudes.[20]

Pas d'autre échappatoire que d'assumer la nuit, d'y consentir, de laisser le rayon divin purifier jusqu'aux moelles. C'est là cette liquéfaction, « comme le feu du fondeur », où la nature blessée se refond dans la divine fournaise. Mélange d'effroi, de hurlements silencieux où l'âme se mue en Dieu dans un « terrible suspens »[21]. Impérieuse et périlleuse nécessité de se livrer au feu, jusqu'à ce que la lumière ait tout envahi, intérieur et extérieur, « quand la mort sera engloutie dans la victoire »[22]. Il faut avancer. Il n'y a pas d'autre issue. Les pas sont saccadés, souvent vertigineux, comme ceux d'un montagnard avançant sur une crête flanquée de part et d'autre d'un immense précipice.

> Tu me poursuivais dans mes cachettes, Seigneur. Amour rude. Fouet redoublé de la peur et de la honte. Je ne devais pas traîner. Le peu qui restait encore de mes chaînes devait se briser entièrement, sinon elles se renforceraient et m'attacheraient plus solidement encore. […] Tout de suite […] je touchais au but. J'y étais. Non je n'y étais pas. Je ne touchais rien. Je n'avais rien. Je n'osais pas mourir à la mort et vivre à la vie. Le mal en moi avait plus de puissance que le bien qui m'était insolite. Et plus l'instant précis où je serais autre se faisait proche, plus il jetait d'effroi. Pas de retour possible. Pas de diversion. Mais un terrible suspens.[23]

[16] VII,20.
[17] XI,39.40.
[18] VIII,16.
[19] VIII,18.
[20] VIII,24.
[21] VIII,25.
[22] X,42.
[23] VIII,25.

« Je suis obscur »[24], dit-il « en train d'être configuré pleinement à Celui qui s'est fait obscur pour m'arracher aux ténèbres », à savoir Jésus Christ, « lumière venue dans le monde » (cf. Jn 1,9). Pour que cela se réalise, c'est vers plus d'obscurité que cette lumière le mène, chemin paradoxal qu'il exprime en ces termes :

> Je n'étais pas encore assez obscur pour tenir mon Dieu, Jésus l'obscur, et je ne savais pas ce que nous enseignait sa vulnérabilité.[25]

Augustin entre en feu, comme la bûche au milieu de la fournaise, assaillie par les flammes qui la font devenir braise tout en demeurant bûche, laissant éclater une à une les impuretés qui la minent à mesure qu'elle se tourne vers le cœur du foyer. Il est comme ces esclaves sculptés par Michel Ange, qui accueillent le visiteur au musée de l'Académie de Florence : taillés dans une pierre qu'ils portent sur leur dos, ils demeurent in-finis, au double sens du mot, portant le poids de l'être qui pourtant les engendre, tendant vers un état qu'ils n'ont pas encore pleinement atteint, en ce mouvement par lequel ils consentent à être tirés d'eux-mêmes pour devenir eux-mêmes.

« La nuit est avancée. Le jour approche »[26] mais n'est pas encore là. En chemin, l'âme n'a pas encore pleinement « adhéré »[27] à Dieu. Elle sent toujours le poids de sa propre existence, viciée par ses tendances, et en même temps fécondée par l'amour d'une lumière purifiante. Une renaissance coûteuse mais lumineusement salutaire :

> Vérité. Lumière de mon cœur. Ne laisse pas ma part obscure me parler. Je me suis dispersé là-bas. Je suis obscur. Mais là, même là, je t'ai aimé à la folie. Je me suis perdu et je me suis souvenu de toi. J'ai entendu ta voix derrière moi. Reviens. J'ai mal entendu à cause du vacarme d'une impossible paix. Maintenant, regarde, je reviens vers ta source. En feu. Le souffle coupé. Personne pour m'en empêcher. Je vais la boire. Je vais en vivre. Je ne suis pas ma vie. Je vis mal de moi. J'ai été ma mort. En toi je revis.[28]

L'aurore est en vue sur le chemin de cet enfantement. Déjà là mais encore à venir, entrevue dans le douloureux constat qu'on ne peut encore la saisir ; dans l'apaisante certitude, aussi, que cela sera bientôt possible. Il faut du temps pour entrer dans la paix. L'âme insuffisamment préparée ne supporterait pas d'être exposée continûment à la lumière avant que cette lumière n'ait saisi tout son être. Elle serait littéralement brûlée. Augustin en a conscience :

[24] XII,10.
[25] VII,24.
[26] XIII,22.
[27] XIII,9.
[28] XII,10.

> L'être humain est comme un petit enfant dans le Christ. Il ne boit que du lait tant qu'il ne peut assumer une nourriture solide, et tant que son regard ne peut supporter la vue du soleil. Mais sa nuit n'est pas un désert. Il doit se contenter de la lumière de la lune et des étoiles.[29]

L'essentiel se passe de nuit, pour éviter cette brûlure. La nuit est curative, nécessaire au changement. La nuit n'est pas ténèbres mais excès de lumière qui engloutit les ténèbres. Elle est condition de cette nouvelle naissance, étreinte de feu qui calcine dans l'être jusqu'à la racine du péché et identifie au feu divin. L'âme en chemin tend ainsi vers la paix, comme vers la douceur promise d'une vision matinale dissipant peu à peu l'épaisseur de la nuit sans laquelle, néanmoins, cette aurore ne pourrait advenir. Chemin de patience et de persévérance, où la joie mais aussi les cris du marcheur révèlent à chaque pas son désir de devenir pleinement ce qu'il est pour Dieu de toute éternité.

> Mon âme est encore triste. Elle replonge et se fait abîme. Ou plutôt elle a le sentiment d'être encore abîme. Ma confiance lui parle. Ma confiance que tu as allumé dans la nuit, au-devant de mes pas. Pourquoi es-tu triste, l'âme ? pourquoi me tourmenter ? oh espère dans le Seigneur. Sa parole éclaire tes pas. Espère. Persévère. La nuit passe – mère des criminels. Autrefois, nous avons été des fils de la colère. Nous avons été la nuit. Nous en traînons encore les résidus dans un corps mis à mort à cause du péché avant le souffle du matin, avant la fuite des ombres. Espère dans le Seigneur. Contemplation matinale debout. A lui je me confierai pour toujours. Debout vision matinale. Mon visage délivré. Mon Dieu fera même revivre nos corps mortels pour le souffle qui habite en nous, et qui a été élevé avec amour au-dessus de notre nuit intime et liquide. Et dans ce voyage, nous avons reçu en gage la promesse d'être lumière dès à présent que notre espoir nous sauve. Nous sommes fils de la lumière et fils du matin. Nous ne sommes plus fils de la nuit ni de l'ombre (que pourtant nous avons été).[30]

Cette nuit mystique « n'est pas un désert »[31] mais chemin de l'âme qui tend vers son repos, vers la réalisation de la promesse : celle de la paix définitivement acquise, coïncidant avec l'union réalisée entre le Créateur et la créature ; lorsque tout se sera simplifié, coulé, consumé dans l'amour de Dieu :

> Paix du repos. Paix du sabbat. Paix sans un soir. Ordre très beau de tout ce qui est très bon. Qui jusqu'au bout se dépassera. Et un matin et un soir s'y feront. Mais le septième jour n'a pas de soir et ne se couche jamais. Tu l'as fait saint pour qu'il dure toujours.[32]

+ Nicolas LHERNOULD
Archevêque de Tunis
Journées Augustiniennes de Carthage
Beit el Hikma - 13 novembre 2026

[29] XIII,23.
[30] XIII,15.
[31] Ibid.
[32] XIII,50.